

Extrait du livre

# **Il faut construire l'hacienda**

Jean-Marie Apostolidès

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Collection  
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE  
dirigée par Christian Rullier

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD.

Cet ouvrage bénéficie du partenariat de AÉDD-Théâtre  
(Association d'Écrivains pour la Diffusion et la Distribution du Livre de Théâtre)

La représentation des pièces de théâtre est soumise  
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.  
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation  
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture : © Ivan Chtcheglov en 1954, collection privée  
Graphisme : Millefeuille

Jean-Marie Apostolidès

**IL FAUT CONSTRUIRE L'HACIENDA**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES  
PARIS - BRUXELLES



## Préface

On n'écrit plus aujourd'hui de pièces politiques, faute peut-être d'avoir su en renouveler la forme, et c'est regrettable. Car la question du politique se pose dans nos vies avec la même acuité qu'elle se posait aux contemporains de Sophocle, de Shakespeare ou de Marie-Joseph Chénier. Par sa capacité à *incarner*, le théâtre, mieux qu'aucun autre art, peut traduire en une image concrète les débats qui structurent une aventure collective.

Je me risque sur cette voie désertée en rompant avec le réalisme naïf qui est de règle dans les reconstitutions historiques fleurissant sur nos écrans. On est ici au théâtre, c'est-à-dire dans le cérémonial et dans la fiction. Même si, en fait de création, nul n'a besoin d'ancêtres, je me réclame davantage de Jean Genet que de John Thomas McDonough. Le point de départ est une anecdote authentique, la rencontre en août 1959 entre Ivan Chtcheglov, un ancien membre de l'Internationale lettriste, et Pierre Elliott Trudeau, futur homme d'État. Ils se sont sans doute vus à Paris, mais j'ai placé cet événement à l'asile de *La Chesnaie* où Chtcheglov devait être traité quelques semaines plus tard.<sup>1</sup> Pour prendre à l'histoire tout ce qu'elle pouvait m'offrir, j'ai conservé le caractère des protagonistes, dans la mesure où il est connu. Le reste est le fruit de mon imagination.

<sup>1</sup> En ce qui concerne la vie de Chtcheglov, on peut consulter la biographie que nous avons écrite en collaboration avec Boris Donné, *Ivan Chtcheglov, profil perdu*, Paris, Éditions Allia, 2006.

Pour Ivan Chtcheglov (1934-1998), les *aficionados* du situationisme savent qu'il a été hospitalisé une grande partie de son existence, non parce que des instances familiales plus ou moins policières l'y auraient contraint, mais parce qu'il était gravement malade. Reprenant contact avec son ancien ami, après une brouille de 8 ou 9 ans, Guy Debord lui-même fut forcé d'en convenir. C'est la raison pour laquelle les divers projets élaborés au début des années 60 – en particulier, un film de Debord sur la vie et les idées de Chtcheglov – n'ont pu aboutir.

Deux autres membres de l'Internationale lettriste gardèrent avec Chtcheglov un lien plus étroit pendant quelques années, Henry de Béarn et Patrick Straram, ce dernier à partir du Canada où il était exilé depuis avril 1954. La correspondance entre Chtcheglov et Béarn est une suite de doléances, de jérémiades et de suppliques. Un exemple, tiré d'une lettre de *fin mai 1963* : « Cher Henry ! Je suis en clinique. J'accuse réception – mon temps est très élastique – des 20.000 a.f. envoyés novembre dernier. Ils m'ont été volés 10 minutes après, en sortant de la banque... Il y a des périodes difficiles, et des périodes infernales... Que te dire ? Ils étaient importants pour moi. D'où mon silence.<sup>2</sup> »

Au cours de l'été 1959, Patrick Straram, qui a publié les mois précédents quelques articles dans la revue canadienne *Cité libre*, demande à Pierre Elliott Trudeau, le directeur de cette revue, de reprendre contact en son nom avec Ivan Chtcheglov. Trudeau, qui a l'intention de voyager en France, obtempère de bon gré, mais on ignore le contenu véritable de ses discussions avec l'ex-compagnon de Guy Debord.

Il y a dans cette rencontre un mystère d'autant plus irritant que l'année 59 est une période charnière pour les

<sup>2</sup> Ivan Chtcheglov, *Lettre à Henry de Béarn*, archives de la famille de Béarn.

deux hommes. Si Ivan n'est pas totalement détruit par la maladie – jusqu'en 1964 environ, il écrit, il peint, il fait de la céramique, il monte des spectacles avec ses compagnons d'infortune –, il a perdu la puissance créatrice qui le caractérisait quelques années auparavant, lorsqu'il rédigeait le *Formulaire pour un urbanisme nouveau* ou le conte publié sous le titre *Le château de Benedict*.<sup>3</sup> En fait, il ressasse ses anciens succès, essayant de se montrer à la hauteur de ce qu'il fut en 1953 et 1954. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre les *Lettres de loin* que Debord publie dans le numéro 9 de la revue *Internationale Situationniste*. Elles sont les derniers feux lancés par cet homme génial et inspiré, avant que la psychose ne le terrasse complètement.

Pierre Elliott Trudeau (1919-2000) est également à un tournant de carrière. En 1959, il a beaucoup voyagé, beaucoup lu et beaucoup réfléchi. La revue *Cité Libre*, qu'il a fondée en 1950 avec Gérard Pelletier, lui permet de donner la pleine mesure de son talent. La grève de l'amiante – il a pris fait et cause pour les mineurs – l'a transformé en un tribun populaire aux critiques redoutées. Il est à la veille d'entrer au Parti libéral, dont il prendra rapidement la tête, devenant en 1968 Premier Ministre du Canada. Prenant alors parfois le contre-pied de ses options antérieures, il fera de son pays un allié des États-Unis et une démocratie libérale, s'opposant de front aux options souverainistes de ses compatriotes québécois.

L'improbable rencontre de Chailles ressemble à celle du parapluie et de la machine à coudre au-dessus d'une table de dissection. Les deux hommes sont sur une trajectoire inverse ; ils se croisent comme deux trains roulant à des vitesses différentes. La carrière de Pierre Trudeau va connaître un essor fulgurant tandis que Chtcheglov sombre peu à peu dans le chaos schizophrénique.

<sup>3</sup> Ivan Chtcheglov, *Écrits retrouvés*, Paris, Éditions Allia, 2006.

J'ai voulu donner à leur rendez-vous un caractère symbolique sans me préoccuper de jugement. Ce n'est pas le rôle du dramaturge d'évaluer des choix politiques en fonction de tel ou tel parti pris idéologique, il faut faire vivre des personnages. Au-delà de l'anecdote, j'ai souhaité que ces hommes incarnent sur scène deux conceptions du monde qui ont marqué notre temps. Trudeau représente la *vision politique*, calculatrice, réaliste, machiavélique à l'occasion, une démarche aboutissant à prendre des risques mesurés lorsque les circonstances l'imposent. L'homme politique est à la fois un visionnaire et un pragmatique. Ses idées, il les emprunte souvent au camp adverse, celui des représentants de la *vision poétique*, incarnée dans cette pièce par Chtcheglov. Comme ses camarades de l'Internationale lettriste – Debord, Wolman, Straram –, Ivan se réclame d'une révolution qui ne s'embarrasse guère de problèmes concrets. Il souhaite *changer la vie*, sans se préoccuper des voies par lesquelles un changement radical peut advenir. Si les deux interlocuteurs font usage du mot *révolution*, le contenu qu'ils mettent sous ce terme diffère profondément.

D'où le sentiment que leur échange se transforme en un marché de dupes. Car, en empruntant ses couleurs à la *poésie* (entendue ici dans le sens que l'avant-garde donne à ce mot depuis Rimbaud et Jarry), la politique déforme, choisit et finalement trahit le projet révolutionnaire originel. Elle ne l'accomplit jamais tel qu'il fut conçu, elle l'adapte aux possibilités du moment, en se gardant de rien changer de fondamental. C'est la raison pour laquelle, à la fin de ce texte, Ivan détruit l'hacienda qu'ils avaient construite à deux. En lisant la lettre que Trudeau lui envoie un an et demi plus tard, il prend conscience de ce que le penseur politique a retenu de leur rêve. S'il ne reste plus grand-chose de leur vision généreuse d'un soir de beuverie, l'homme d'État en a tiré néanmoins un projet de société qui va marquer toute sa politique à venir.

À travers le cas exemplaire de ces deux personnages, c'est la cruelle ironie de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle que j'ai voulu rappeler, en donnant à cette anecdote la dimension d'une farce tragique.

J.M.A.  
*Stanford, Californie, le 1<sup>er</sup> octobre 2005*



## Personnages

Ivan Chtcheglov,  
*25 ans, ancien membre de l'Internationale lettriste*

Pierre Elliott Trudeau,  
*40 ans, futur Premier Ministre du Canada*

Maurice Tuvache,  
*55 ans, infirmier*

Zifolo,  
*nain d'une trentaine d'années*

Les pensionnaires de la clinique,  
*malades mentaux d'âges et de conditions divers*

*La pièce se passe en France,  
à la clinique de La Chesnaie, à Chailles,  
le 14 août 1959 pour les deux premiers actes.*



## Acte premier

### Scène 1

*Dans le noir, on entend la voix de Roger Blin.*

VOIX DE BLIN : Là où ça sent la merde ça sent l'être. L'homme aurait très bien pu ne pas chier, ne pas ouvrir la poche anale, mais il a choisi de chier comme il aurait choisi de vivre au lieu de consentir à vivre mort. C'est que pour ne pas faire caca, il lui aurait fallu consentir à ne pas être, mais il n'a pas pu se résoudre à perdre l'être, c'est-à-dire à mourir vivant. Il y a dans l'être quelque chose de particulièrement tentant pour l'homme, et ce quelque chose est justement LE CACA.

*La lumière commence à s'allumer, très lentement.*

*On découvre peu à peu le bureau des infirmiers à la clinique de La Chesnaie : sorte de salle commune, qui sert accessoirement de lieu de réunion.*

*Une table avec machine à écrire et téléphone. Au fond, une fenêtre donnant sur un couloir.*

*Assis en rond autour d'un électrophone, quelques malades écoutent en riant le texte d'Antonin Artaud, La recherche de la fécalité, dit par Roger Blin.*

*Il n'est pas sûr qu'ils comprennent entièrement la portée de ce texte qui les met en joie. Même quand ils manifestent leur accord, leur conduite est marquée par la lenteur et l'hésitation. Dans ce groupe, le leader est un nain du nom de Zifolo.*

VOIX DE BLIN : Pour exister il suffit de se laisser aller à être, mais pour vivre, il faut être quelqu'un, pour être quelqu'un il faut avoir un os, ne pas avoir peur de montrer l'os, et de perdre la viande en passant. L'homme a toujours mieux aimé la viande que la terre des os. C'est qu'il n'y avait que de la terre et du bois d'os, et il lui a fallu gagner sa viande, il n'y avait que du fer et du feu et pas de merde, et l'homme a eu peur de perdre la merde ou plutôt il a *désiré* la merde et, pour cela, sacrifié le sang.

*Les malades rugissent, aboient, imitent des cris d'animaux.*

VOIX DE BLIN : Pour avoir de la merde, c'est-à-dire de la viande, là où il n'y avait que du sang et de la ferraille d'ossements et où il n'y avait pas à gagner d'être mais où il n'y avait qu'à perdre la vie. O reche modo/ to edire/ di za/ tau dari/ do padera coco. Là, l'homme s'est retiré et il a fui. Alors les bêtes l'ont mangé. Ce ne fut pas un viol, il s'est prêté à l'obscène repas. Il y a trouvé du goût, il a appris lui-même à faire la bête et à manger le rat délicatement.

*Les malades font semblant de dévorer avec délice et joie.*

VOIX DE BLIN : Et d'où vient cette abjection de saleté ? De ce que le monde n'est pas encore constitué, ou de ce que l'homme n'a qu'une petite idée du monde et qu'il veut éternellement la garder ? Cela vient de ce que l'homme, un beau jour, a *arrêté* l'idée du monde. Deux routes s'offraient

à lui : celle de l'infini dehors, celle de l'infime dedans. Et il a choisi l'infime dedans. Là où il n'y a qu'à presser le rat, la langue, l'anus ou le gland. Et dieu, dieu lui-même a pressé le mouvement. Dieu est-il un être ? S'il en est un c'est de la merde. S'il n'en est pas un, il n'est pas. Or il n'est pas, mais comme le vide qui avance avec toutes ses formes dont la représentation la plus parfaite est la marche d'un groupe incalculable de morpions.

*Les malades inventent la marche des morpions. Ils forment un groupe, marchent ensemble en se tenant les uns aux autres.*

*Le vent siffle et fait rage à l'intérieur de la pièce, comme si l'on était tout à coup dans le Grand Nord.*

VOIX DE BLIN : « Vous êtes fou, monsieur Artaud, et la messe ? » Je renie le baptême et la messe. Il n'y a pas d'acte humain qui, sur le plan érotique interne, soit plus pernicieux que la descente du soi-disant Jésus-christ sur les autels. On ne me croira pas et je vois d'ici les haussements d'épaule du public mais le nommé christ n'est autre que celui qui, en face du morpion dieu, a consenti à vivre sans corps, alors qu'une armée d'hommes descendue d'une croix où dieu croyait l'avoir depuis longtemps clouée, s'est révoltée, et, bardée de fer, de sang, de feu, et d'ossements, avance, invectivant l'Invisible afin d'y finir le JUGEMENT DE DIEU.

*Les malades applaudissent.*

*La tempête s'est apaisée aussi soudainement qu'elle était apparue.*

## Scène 2

*Maurice Tuvache, un infirmier dans la cinquantaine, affligé d'une forte claudication de la jambe, entre dans la salle.*

MAURICE : Voulez-vous bien m'ôter ces cochonneries ! Misérables damnés ! Le feu de l'enfer vous attend !

ZIFOLO : Le feu de l'enfer on s'en fout ! On pissera dessus pour l'éteindre.

MAURICE : Vous ne respectez rien ! Attendez que je fasse mon rapport au docteur Grandjean !

ZIFOLO : Envoie-le, ton rapport ; les morpions le mangeront.

*Ils imitent les morpions dévorant le rapport.*

MAURICE : Ah, c'est ainsi ? Eh bien, tout le monde est consigné ! Rentrez dans vos chambres, et en silence . Vous en sortirez quand j'en donnerai l'ordre.

ZIFOLO : Et l'électrophone ?

MAURICE : Confisqué !

ZIFOLO : Mais c'est celui d'Ivan.

MAURICE : Ça m'est égal ! Vous avez entendu ? Dans vos chambres immédiatement ! Et sans broncher !

*Les malades sortent.*

### Scène 3

*Maurice ferme la porte pour retrouver son calme. Il pose l'électrophone dans un coin et s'installe devant la machine à écrire afin de rédiger son rapport. Il tape lentement, avec l'index de chaque main.*

*On frappe à la porte.*

MAURICE : Oui ?

*Entre Pierre Elliott Trudeau. C'est un homme de quarante ans faisant plus jeune que son âge. Il est habillé de clair, d'une façon élégante, avec un grand chapeau qui accentue ses airs de dandy. Il tient à la main une petite sacoche de cuir.*

PIERRE : Le bureau des infirmiers ?

MAURICE : C'est ici.

PIERRE : Monsieur Tuvache ?

MAURICE : C'est moi.

PIERRE : Bonjour. Je m'appelle Pierre Trudeau. Je viens du Canada. Je suis journaliste.

MAURICE : Vous menez une enquête sur notre maison ?

PIERRE : Non. Je viens prendre des nouvelles d'un de vos patients, Ivan Chtcheglov.

MAURICE : Vous êtes de la famille ?

PIERRE : Non. Un de ses amis, qui habite Montréal, s'inquiète de son silence.

MAURICE : En ce moment, il va très bien. Il mange, il dort, il ne fait pas d'histoires.

PIERRE : En ce moment ?

MAURICE : Y a trois jours, il nous a fait sa crise. Au réfectoire, devant les autres patients. Il tapait des pieds et des poings, il hurlait « Le jugement de Dieu ! Le jugement de Dieu ! ».

PIERRE : Comment ça s'est terminé ?

MAURICE : Une bonne dose de calmant dans la fesse. Vous désirez le voir ?

PIERRE : Non. Je n'aurai pas le temps. Son ami m'a chargé de lui procurer des livres. Que lit-il ?

MAURICE : Ça, il faudrait le lui demander directement.

PIERRE : Pouvez-vous vous en charger ? Je suis à Paris toute la semaine prochaine. Je vous téléphonerai lundi. Vous me donnerez sa liste. Je la transmettrai au libraire qui vous fera parvenir un paquet. C'est entendu ?

MAURICE : Vous avez le sens de l'organisation, vous.

PIERRE : C'est une de mes qualités.

MAURICE : Et celui du commandement.

PIERRE : C'est un de mes défauts.

*Pierre a consulté sa montre et s'assoit devant Maurice. Il paraît nerveux, préoccupé. C'est à peine s'il écoute ce que raconte l'infirmier.*

PIERRE : Monsieur Chtcheglov reçoit-il beaucoup de visites ?

MAURICE *tapant à la machine tout en parlant* : Non. Vous êtes le premier depuis longtemps.

PIERRE : Personne ne vient le voir ?

MAURICE : Si, sa mère. Presque chaque semaine. La pauvre vieille ! Si c'est pas malheureux !

PIERRE : Pas d'autres visiteurs ? Il avait pourtant une femme, des amis.

MAURICE : Peut-être mais ils ne se bousculent pas au portillon. Oh, ne le plaignez pas trop. C'est pas une prison, ici. Les malades sont occupés tous les jours. Avec ses compagnons, monsieur Chtcheglov prépare une représentation pour Noël.

PIERRE : Il s'y prend de bonne heure.

MAURICE : Dame, vu l'ambition du projet : du théâtre total, avec de la musique, des chants, des danses. Est-ce que je sais ? Ils m'ont offert de jouer dans leur pièce mais j'hésite. Je n'aime pas le rôle qu'Ivan m'a attribué.

PIERRE : Mais vous aimez le projet ?

MAURICE : J'aime le théâtre. Un certain théâtre. Oui, avant d'être infirmier, je suis monté sur les planches. J'avais la

vocation. Je me voyais grand tragédien, à la Comédie-Française, comme Paul Mounet ou Albert-Lambert. C'étaient mes idoles. Ah ! Les trois coups, la rampe qui s'allume, le rideau qui se lève ! La magie du théâtre... L'illusion, monsieur Trudeau, l'illusion, il n'y a que ça. J'ai attrapé très jeune le mal rouge et or et je n'en suis pas encore guéri. Mais la vie en a décidé autrement. À cause de ma jambe, vous comprenez ?

PIERRE : Vous exercez vos talents sur une autre scène, voilà tout. Et leur pièce, elle est bonne ?

MAURICE : C'est spécial ! Du théâtre d'avant-garde ! Monsieur Chtcheglov n'a que ce mot à la bouche, l'avant-garde. Encore faut-il qu'elle ait quelque chose de neuf à offrir, leur avant-garde. Enfin, pendant qu'ils s'activent, ils ne songent pas à leurs petites misères ni à désobéir aux règlements.

PIERRE : Au fond, ils mènent ici une bonne vie ?

MAURICE : Oui, une bonne vie.

PIERRE : Sauf qu'ils sont malades.

MAURICE : C'est vrai, ils restent des malades mais on finit par l'oublier. Et puis, nous les soignons avec des méthodes modernes, plus efficaces. Comparez l'institution de La Chesnaie aux asiles psychiatriques du XIX<sup>e</sup> siècle. La différence saute aux yeux, monsieur le journaliste. Ici, nous les traitons d'une façon humaine, même les délirants ou les furieux. Pas de chaînes, pas de camisole de force. Pas même d'enfermement. Seulement des calmants et, de temps en temps, une bonne petite séance d'électrochocs pour leur remettre les idées droites. Fichtre, c'est obligatoire dans une institution comme la nôtre.

*On entend un malade hurler au loin et des bruits de pas dans le couloir.*

MAURICE : Ne faites pas attention. C'est l'agité du 21. Le personnel se charge de le ramener à la raison.

PIERRE : Ça doit être assez rude les rapports quotidiens entre vous ?

MAURICE : Vous voulez dire, entre les malades et l'équipe soignante ?

PIERRE : Oui.

MAURICE : Les désobéissances, les cris, les explosions de colère, ça n'est pas le plus terrible. On s'y habitue rapidement. Et puis, on a les moyens de les calmer. Non, le plus dur, voyez-vous, c'est leurs sempiternelles doléances. Si vous les écoutez une fois, ils vous entraînent dans leurs malheurs et ça n'en finit plus. Peu à peu, vous partagez leur délire. Au bout du compte, on se demande qui sont les véritables fous, eux ou nous.

PIERRE : Ouais. Il sort souvent, monsieur Chtcheglov ?

MAURICE : Il va à Paris deux ou trois fois l'an. Pour se procurer les matériaux nécessaires à son œuvre. L'hacienda ! C'est son obsession. Il se prend pour un architecte de génie. Ou pour un grand peintre. C'est selon.

PIERRE : Parce qu'il peint également ?

MAURICE : Il écrit, il peint, il fait de la céramique ! C'est un artiste complet. Enfin, si on peut appeler ça de l'art !

PIERRE : Je vois. (*Après avoir consulté sa montre encore une fois*) Écoutez, monsieur Tuvache, j'ai un service important à vous demander. Je dois téléphoner à Paris, à une heure précise. Est-ce que je peux utiliser votre appareil ?

MAURICE : C'est qu'il est réservé à l'administration. Uniquement. Les malades ont l'interdiction de s'en servir.

PIERRE : Je suis prêt à vous défrayer. (*Il lui donne un billet*)

MAURICE : Dans ce cas, allez-y. Mais ne le dites à personne, c'est contraire au règlement. Vous voulez être seul ?

PIERRE : Je préférerais.